



► 27 juin 2018 - Suppl.

Programme



Luc Vlemmox

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT

Une “comédie humaine”, toute de douceur et de suggestion, qui peint la société iranienne dans les plis de sa quotidienneté.

CELA NE DEVAIT DURER QU'UN ÉTÉ, MAIS LE TEMPS S'EST DISTENDU, LES SAISONS ONT PASSÉ.

Une année entière s'est écoulée. Dans la cour de l'école, un mur de briques couvert d'anciens slogans révolutionnaires est destiné à devenir une mappemonde ou toute autre image à vertu pédagogique pour inspirer les jeunes élèves de l'institution. Embauché par la surveillante générale, le peintre tarde à réaliser la fresque, tergiverse, opte pour une œuvre plus créative. Quotidiennement, il s'entretient avec une mère de famille attendant sa fille. Assis, au centre de la cour d'école, sur le tourniquet qui ne tourne pas, ou au pied des marches de l'entrée, ensemble ils conversent, échangent. Des mots en creux, d'une étrange quotidienneté, semblant ne porter de leurs sens que leurs contours et non leur intériorité. Une histoire du passé reconvoqué se joue, douloureuse : une histoire d'amour entre le peintre et la surveillante générale. Ils ont eu une fille ensemble.

Ce trio, le peintre, la surveillante, la mère, compose en triptyque une allégorie de la société iranienne comme seul Amir Reza Koohestani sait en composer. Des plis de la vie de tous

les jours, hier dans un internat, aujourd'hui dans une cour d'école, se glissent les grandes questions politiques qui traversent et ébranlent le pays. Rien n'est dit, tout est suggéré. Comme si de rien n'était. Le peintre recouvre les slogans révolutionnaires d'une couche de peinture blanche, mais ne dessine pas de mappemonde. Apparaît au fil des mois, le portrait d'une femme à l'enfant, le visage de celle qu'il “entretient” – pas la mère de sa fille, une autre femme.

Une histoire d'amour naît – pas celle que l'on croit, pas celle que l'on dit, une autre, violente, cachée, mais qui, comme les slogans révolutionnaires du mur de briques recouvert, transparait dans les zones plus claires de la fresque. Le message n'en devient que plus puissant. Comme une allégorie de son propre travail, cette peinture murale toujours recomposée est comme l'ouvrage de Pénélope, tissé et détissé, pour que jamais l'espoir ne cesse. Pour qu'advienne la liberté. **Hervé Pons**

Summerless Texte et mise en scène Amir Reza Koohestani. Chartreuse-CNES de Villeneuve-Lez-Avignon, du 8 au 15 juillet à 18h (relâche le 12).



AMIR REZA KOOHESTANI patrie remise

Profil Le dramaturge iranien, qui présente sa septième création, «Summerless», veut croire en la capacité de transformation de son pays.

La question est si récurrente qu'elle en finirait presque par faire sourire: impossible, pour un journaliste occidental du moins, de rencontrer Amir Reza Koohestani sans s'appesantir sur la censure – et, en corollaire, la notion de liberté d'expression. Tel est en effet le fardeau qu'il faut porter lorsqu'on est un auteur et metteur en scène iranien, exporté – et apprécié – depuis bientôt une vingtaine d'années.

Service militaire

Aussi sensible soit le sujet, la réponse paraît pourtant formulée en toute transparence par un artiste loquace et avenant, qui n'a dû transiger qu'une fois, à propos d'un *Ivanov* (de Tchekhov) monté en 2011, parallèlement à la fin de son service militaire. Un temps différée, la pièce fut finalement jouée des semaines durant, à Téhéran: «*J'appartiens à une société qui manifeste quotidiennement un désir accru de liberté, amplifié par l'impact des réseaux sociaux. Aussi convient-il de s'interroger sur le terme même de "censure" qui, s'il demeure inchangé, s'appli-*

que à une réalité évolutive. Dans mon pays, elle est incarnée par le Conseil de surveillance et d'évaluation, une structure gouvernementale habilitée à interdire un spectacle, mais aussi, plus insidieusement, à couper des subventions. En réalité, ses membres peuvent être des gens que je connais de longue date, limite des amis, avec qui, le temps d'un déjeuner, je serai éventuellement amené à négocier une scène, ou une réplique. Néanmoins, hormis les interdits liés à la sexualité et à la religion, la marge de manœuvre reste assez grande, y compris au niveau de la critique du pouvoir, dès lors qu'on ne bascule pas dans l'invective. D'autant que l'Iran, qui souhaite montrer des gages d'ouverture, a compris tout le côté contre-productif, en termes d'image, que pourrait avoir une pièce interdite vis-à-vis des médias et du public étrangers.»

Le décor ainsi planté, l'enfant prodige devenu figure établie du théâtre persan assume, au seuil de la quarantaine, une fonction de «poil à gratter», tout en récitant le choc frontal d'une écriture univoque, qui prête-

rait le flan à l'admonestation étatique et atténuerait (paradoxalement) la portée d'un message par trop lisible. Applaudi en France à la Maison des arts de Créteil, au Théâtre de la Bastille ou au Théâtre de la Colline à Paris, Amir Reza Koohestani a notamment marqué les esprits en 2016, avec *Hearing*, présenté dans le cadre du Festival d'Avignon. Parangon d'un théâtre politique sous-jacent, où la position de la femme dans la société occupe souvent une place centrale (sachant que le Mehr Theatre Group, la compagnie qu'il a ralliée à la fin des années 90, est aux trois quarts féminine), revoici donc le natif de Chiraz, deux ans plus tard, dans le Vaucluse.

Faux-semblant et inégalités

Summerless, sa septième création – présentée en mai au Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles –, confronte cette fois la surveillante générale d'une école primaire, son ex-mari, artiste peintre invité à recouvrir d'une fresque les slogans révolutionnaires «décorant» la cour de récré,

et une mère dont la fille fréquente l'établissement. Un terrain de jeu évidemment à dimension métaphorique, où il sera question d'interdits, de faux-semblant, d'inégalités... et de pollution, l'école résumant, selon Amir Reza Koohestani, «*l'évolution d'une nation où le gouvernement souhaite garder le contrôle sur le système éducatif, tout en ouvrant des brèches capitalistes en favorisant l'ouverture d'établissements privés qui tendent à échapper à sa mainmise.*».

Sanctions internationales

«*Ce pays ne va jamais s'arranger*», déplore un des protagonistes. Une réplique que l'auteur ne reprend pourtant pas à son compte, lui qui, s'il a désormais un camp de base en Allemagne, refuse de tourner le dos à une patrie où il passe encore six mois par an et où il paie ses impôts. Amir Reza Koohestani est né dix mois avant la révolution islamique. Son école a été fermée pendant la guerre contre l'Irak et il n'a pas oublié le bruit de ces bombes explosant à un kilomètre de l'endroit où il jouait au foot avec des copains. Plus récemment, le long régime de sanctions internationales à l'égard de l'Iran n'a pas vraiment détendu l'atmosphère.

«*Autant dire qu'on en a vu d'autres*», relativise le dramaturge qui, tout en concédant «*un sentiment de frustration et d'ennui chez beaucoup de compatriotes*», perçoit également «*des signaux encourageants: Hassan Rohani [à la tête du pays depuis 2013, ndlr] n'est pas exemplaire. Pourtant, bien que ses actes ne soient pas toujours en accord avec ses propos, il continue d'incarner une forme d'espoir*», analyse ce fils d'ingénieur qui, après avoir commencé par écrire, encore adolescent, dans la presse locale, ne doute pas du rôle que doit tenir le théâtre dans l'évolution des mentalités: «*A Téhéran, on dénombre jusqu'à 60 spectacles par jour. Les salles sont souvent pleines et, croyez-le, le public, significativement jeune et éveillé,*



IN SUMMERLESS

MISE EN SCÈNE AMIR REZA KOHESTANI / CHARTREUSE DE VILLENEUVE LEZ AVIGNON, DU 8 AU 15 JUILLET À 18H
(vu au Kunstfestivalsdesarts en mai 2018)

«Une surveillante, une jeune mère et un peintre se retrouvent dans la cour d'une école
aux murs recouverts de slogans révolutionnaires prêts à être effacés.»

Soudain l'hiver dernier

— par Florence Filippi —

Créé au Kunstfestivalsdesarts en mai 2018, «Summerless» constitue après «Timeless» et «Hearing» le dernier volet de la trilogie du metteur en scène iranien Amir Reza Kohestani, construite sur le thème de la mémoire. La pièce se tisse autour d'une lacune, d'une partie manquante au puzzle des saisons, comme l'évoque d'emblée le choix du privatif less. Elle déroule un cycle inachevé, où neuf mois se succèdent jusqu'à l'été. Un été qui n'advientra jamais ici.

Partant d'un dispositif simple «une cour d'école et un trio», la mise en scène d'Amir Reza Kohestani, tout en suggestion, dénonce les éternels verrous du corps social, qui se transmettent indéfectuellement de génération en génération. La surveillante de l'école aime autrefois le peintre de la cour de récréation, ancien enseignant relégué aux travaux de ménage, tandis que la mère d'élève vient interroger cela-ci chaque jour, à la fois accusatrice et désirante. Le peintre a-t-il tenté de séduire sa fille? La présence de cet homme est-elle une menace pour l'école? Le principe de surveillance se déploie en panoptique

et trouve sa métaphore dans le tourniquet bloqué au milieu du plateau. L'interrogation s'incarne ainsi dans chacun des personnages. Dans l'école «pour tous», chacun surveille, chacun est surveillé, la surveillante comme les autres. Si égalité il y a, c'est celle de la vigilance et du contrôle, n'épargnant personne: élèves et professeurs, parents et enfants.



Désirs et les angoisses d'une société en tension

Comme dans «Hearing», la transgression est suggérée et demeure dans l'incertitude du hors-scène. Les mois défilent, le tourniquet reste immuable, mais les points de vue tournent, ainsi que les culpabilités et les accusations. L'interrogatoire se déplace, les questions rebondissent, et chacun y est confronté à son tour. Mais les questions restent sans réponses, comme toujours chez Amir Reza Kohestani, qui ne cherche pas à mettre en scène la vérité et utilise plutôt le théâtre comme moyen de troubler nos certitudes. Même la fresque qui se dessine sur le mur de l'école ne nous révélera rien, ou rien d'autre que des symboles et des dessins d'en-

fantés dissimulant peu à peu les slogans révolutionnaires. La violence doit rester sourde, cachée. Comme dans les deux premiers volets de la trilogie, la mise en scène hat le choix de la sobriété et de la retenue s'incarnant dans le jeu des comédiens du Mohr Theatre Group. Sans outrance et sans effets, les trois interprètes laissent ainsi affleurer les frustrations, les désirs et les angoisses d'une société en tension. Puis l'enfant, enfin, prend la parole, son visage projeté en fond de scène, nous laissant elle aussi face à l'irrésolution de l'innocence. Une question reste ainsi en suspens: qui est coupable? Ou plutôt, qui ne l'est pas? Question terrifiante, mais aussi porteuse d'espoir et de bienveillance. «Summerless» parle des ambiguïtés et des peurs du corps social, sans jamais les nommer, afin de nourrir ce qu'Amir Reza Kohestani appelle «la scène mentale» du spectateur. Une autre scène qui permettrait de repousser et d'explorer à l'infini les questions soulevées par le spectacle, un espace sans barrières et sans restrictions, capable de dépasser toutes les censures.



RENCONTRE AVEC AMIR REZA KOOHESTANI

“Summerless” : un système s’effondre

Metteur en scène et dramaturge iranien, Amir Reza Koohestani propose “Summerless” à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon. Le ministère de la guidance islamique lui refusera les représentations de sa première mise en scène alors qu’il a tout juste 21 ans. Se refusant à toute censure, Amir Reza Koohestani poursuit son travail et finit par s’imposer sur la scène iranienne et internationale, il aura présenté “Hearing” au Festival d’Avignon en 2016.

“Summerless” propose une singulière rencontre entre une surveillante d’école, une mère et une artiste peintre dont la mission sera de recouvrir les murs d’une école, « ornés » de messages révolutionnaires. Il ne fait aucun doute qu’Olivier Py fut séduit non seulement par la dimension politique du travail d’Amir Reza Koohestani mais aussi par ce rapport à la jeunesse que le directeur du festival d’Avignon ne cesse de mettre en avant dans sa programmation. Et d’ailleurs le metteur en scène le dit et le répète, « la constitution de la République islamique intègre

l’éducation gratuite pour tous. Or, le Parlement a bien autorisé la création et l’existence d’écoles privées créant ainsi une réelle concurrence. Si les écoles publiques sont totalement débordées, les écoles privées rivalisent de propositions pour attirer des élèves. »

Les écoles privées privent les enfants de toute distraction

“Summerless” pose donc sur le plateau l’imbroglio dans lequel la République islamique est tombée : « Le pouvoir se retrouve aujourd’hui dans une situation très délicate. Certes, les enfants des écoles privées bénéficient d’une meilleure éducation alors même que l’État fait de grandes économies sauf que les écoles privées ouvrent les esprits des enfants à des thèmes et sujets que l’école publique n’a pas le droit d’aborder. »

De surcroît, cette concurrence dans le système éducatif a poussé les écoles privées à priver les enfants de toute distraction : « L’idée de Summerless m’est venue alors que je découvrais une école de laquelle tous les jeux avaient disparu. Plus de tourniquet, plus de jeux d’enfants. Un simple terrain pour jouer au foot

ou au volley comme si la distraction n’était plus permise dans un système éducatif privatisé ».

La vidéo tient une place très importante dans cette proposition à tel point qu’elle permet un mélange total entre présent et futur :

« Aucun des personnages, aucun spectateur ne peut plus dissocier le jour du lendemain, le passé de l’avenir... »

À voir les 8, 9, 10, 11, 13, 14 et 15 juillet à 18 h. Durée 1h10.



“SUMMERLESS” D’AMIR REZA KOOHESTANI À LA CHARTREUSE DE VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON LES 11, 13, 14 ET 15

L’efficacité d’un théâtre de résistance au nom de la liberté

Le dramaturge iranien Amir Reza Koohestani est de retour au Festival d’Avignon avec une proposition d’une efficacité redoutable.

La démonstration est faite : point besoin de plateau dantesque ni de spectacles interminables, Amir Reza Koohestani propose là l’essence de son théâtre.

S’il a souffert, dès ses débuts, de la censure, le metteur en scène sur la seule force de son talent jouit aujourd’hui d’une liberté certaine. Et justement ce talent s’exprime de nouveau de façon éclatante. En 1h10, tout est posé. Des méandres d’une privatisation de l’école publique aux circonvolutions pour échapper à l’État islamique, tout y est. Trois comédiens dont on ne peut que saluer l’immense justesse de l’interprétation dévoilent toutes les torsions d’une société civile en mal de liberté d’expression si ce n’est de liberté tout court.

L’intelligence de cette proposition repose aussi sur sa capacité à étendre les questionnements au-delà du Moyen-Orient pour finalement retrouver des problématiques universelles. “Summerless” » reste un travail d’une immense subtilité

de celle que l’on est obligé de déployer quand tout est surveillé, quand tout le monde surveille tout le monde. À partir d’un plateau ultra-réaliste, Amir Reza Koohestani développe un théâtre sensible, juste et pur. Un seul bémol, ce satané surtitrage décidément problématique d’année en année, en décalage ou parfois même absent. À bon entendeur.

À 18H. Durée 1h10.





CULTURE

La lettre persane de Koohestani

Dans « Summerless », l'auteur et metteur en scène aborde la question de l'école en Iran

THÉÂTRE

AVIGNON - *envoyée spéciale*

Bientôt, on racontera aux enfants qu'il fut un temps où, pour donner des nouvelles, on s'envoyait des lettres que le facteur déposait dans des boîtes. Quand on voit *Summerless*, d'Amir Reza Koohestani, on pense à ce temps-là, parce que le théâtre de l'auteur-metteur en scène, enfant de Chiraz (Iran) où il est né en 1978, a la douceur, fébrile et délicate, d'une enveloppe décachetée, et que chacune de ses créations, depuis qu'on l'a découvert en Europe il y a une quinzaine d'années, pourrait s'appeler « Lettre d'Iran. » Il y est toujours question du quotidien, de petites histoires, en apparence, mais qui révèlent ce qui se passe en profondeur dans le pays.

De quoi va-t-il nous parler cette fois ? De l'école, qui ne ressemble plus à celle qu'Amir Reza Koohestani a connue, au début de la révolution. Officiellement, elle est toujours égalitaire. Dans les faits, elle craquelle sous la pression de l'argent. Pour amoindrir la charge qu'elle représente, le gouvernement a autorisé l'ouverture d'établissements privés, qui jouent sur la concurrence et le clientélisme.

Il y a trois personnages dans *Summerless*. Une jeune mère qui chaque jour vient attendre sa petite fille longtemps avant la fin des cours, une surveillante qui veut un enfant avant qu'il ne soit trop

tard, un peintre qui aurait voulu être un artiste et dont elle vient de se séparer. Et puis, il y a l'école, un personnage en soi, avec son tourniquet dans la cour, et son mur qui ressemble à un tableau noir. Sur ce mur, sont écrits des slogans datant de la révolution, que le peintre est chargé de recouvrir.

Voilà pour les grandes lignes, entre lesquelles Koohestani glisse une multitude de messages, qui sont sans doute perçus par ses compatriotes autrement que par nous, mais qui nous rendent proche un lointain géographique et politique. Les deux comédiennes de *Summerless* portent un foulard qui laisse apparent le haut de leur chevelure. Elles jouent le jeu, pas dupes, et défendent leurs intérêts avec le pragmatisme propre aux pays à régime idéologique, où l'on navigue entre la débrouillardise et le suivi du cours du dollar, le « tout est bon pour s'en sortir » et le fatalisme considéré avec un haussement d'épaulé.

Les temps changent

Dans cet Iran-là, on voit des enfants qui fuguent en Uber, et un Téhéran où les appétits immobiliers ne s'embarrassent pas de principes, sinon ceux du profit. On sent doucement que les temps changent, que le gouvernement s'autorise des accommodements, et que les gens vivent dans un entre-deux (rêve-réalité, passé-présent) dont Koohestani lève délicatement le voile. Mais on s'étonne que l'auteur se montre aussi ap-

puyé quand il aborde la question de la pédophilie.

On comprend peu à peu pourquoi la jeune mère ne veut pas lâcher sa fille, dans cette école où elle-même fut élève. *Summerless* devient alors un peu pesant, ce qui n'est pas dans la manière du subtil Amir Reza Koohestani. Il faut peut-être mettre ce ressenti sur le compte de la distance entre les mentalités iraniennes et les nôtres : il n'est pas toujours aisé d'écrire une lettre qui traverse les continents. ■

BRIGITTE SALINO

Summerless, de et mis en scène par Amir Reza Koohestani.

Avec Mona Ahmadi, Saeid Changizian, Leyli Rashidi.

Chartreuse de Villeneuve-lez-

Avignon, à 18 heures, jusqu'au 15

(relâche le 12). Tél. : 04-90-14-14-14.

En farsi surtitré.



Amir Reza Koohestani, classé secret d'enfance

Dans le sublime «*Summerless*», le metteur en scène prend pour cadre une cour de récréation pour livrer un portrait en transparence des filles en Iran.

On désigne par «palimpseste» un parchemin déjà utilisé, dont on a fait disparaître les inscriptions pour pouvoir y écrire à nouveau. Par extension, le mot a fini par désigner tous les objets et textes qui conservent l'historique des traces anciennes. Et on n'en finit pas d'utiliser la métaphore pour évoquer, par exemple, l'urbanisme des villes ou les secrets d'une famille. En ce moment, un bel exemple de palimpseste – au sens propre comme figuré – se trouve sur un mur d'école, dans une fiction, en Iran. Le mur est représenté sur la scène de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, dans l'entêtant *Summerless*. Et ce mur a beau être peint, repeint, re-repeint par le personnage de l'homme, puisque telle est la mission que la surveillante générale de l'école a confié à cet enseignant aussi employé comme peintre en lettres, il y a visiblement toujours un dessin gênant en dessous qui finit par disparaître. L'actuelle fresque commandée par l'école dissimule mal l'ancienne, peinte par l'homme de façon à recouvrir elle-même la citation d'un martyr de la révolution tagué sur le muret.

Bizarrement, alors que la métaphore paraît élémentaire a posteriori, on a mis du temps à réaliser que mais bien sûr, ce dont parle au fond *Summerless*, c'est de ces couches et sous-couches de secrets et d'interdits qui composent le mille-feuille sociétal iranien. Et si l'on a tardé à comprendre de quel type de secret il s'agissait, c'est peut-être moins par déficience neuronale de notre part que par cet art que maîtrise à merveille Amir Reza Koohestani, celui

de la fausse piste et du détournement d'attention. Car *Summerless* est une pièce que l'on prend d'abord pour une charge contre l'évolution inégalitaire du système éducatif, avant de la lire comme un drame amoureux entre le peintre et cette surveillante que l'on comprend peu à peu être son ex-femme, puis comme un début d'intrigue sordide avec soupçon de pédophilie, puis comme une réflexion sur les

rapports de pouvoir entre individus qui, tous, se suspectent et jouent de leurs moyens de pression. Avant que, de cette symphonie d'arcs narratifs, jaillisse finalement, sans même qu'on l'ait vu venir, un portrait de l'enfance en Iran.

Sous les couches et sous-couches d'histoires entre le peintre, la surveillante et la jeune mère qui arrive chaque jour en avance à la sortie de l'école par désamour, se cache en fait un personnage physiquement absent du plateau – on finira simplement par la voir en vidéo – et qui n'avait rien d'un personnage principal. *Summerless* devient alors et avant tout l'histoire d'une élève de primaire qui nous scrute depuis le tourniquet de la cour de récréation. Cette histoire est économe et dessine en quelques traits la somme de cadenas qu'une société pose sur ses enfants, sur ses petites filles en particulier. Car les adultes tiennent à le dire à Tiba, 7 ans: l'amour qu'elle porte à son professeur d'art va à l'encontre de toute morale, éthique, religion.

On aime ici cette façon d'avancer à tâtons d'implicites en implicites, de donner une telle épaisseur au silence, de faire basculer pianissimo les situations du naturalisme au symbolisme, du présent vers le passé, avec ce genre d'effets spéciaux qu'Amir Reza Koohestani manie pour mieux plonger dans la psyché: dans la finale, le visage de la petite fille apparaît en gros plan, dans un contre-champ vidéo, alors que sur le plateau c'est bien le corps de sa mère qui répond pour elle aux ques-

tions du peintre et de son ex-femme. Surtout, on aime le type de secrets, rarement très spectaculaires, que ce grand auteur-metteur en scène cache dans la plupart de ses pièces (la tout aussi magnifique *Hearing*, par exemple, elle aussi installée dans le cadre éducatif) et la façon dont il nous les dévoile. C'est-à-dire jamais sur le mode majeur du coup de théâtre pompier, mais toujours sur celui, mineur, de la révélation au sens quasi photographique du terme. Comme une vérité qui n'a jamais cessé d'être là, sous nos yeux, en transparence, sur le mur.

EVE BEAUVALLET

Envoyée spéciale à Avignon

SUMMERLESS de AMIR REZA KOOHESTANI jusqu'au 15 juillet à la Chartreuse, Villeneuve-lez-Avignon, Festival d'Avignon. A l'automne à Pau, Rennes, Mulhouse, Anvers, Bâle.

/ critique / Dans la cour d'école métaphorique de Koohestani

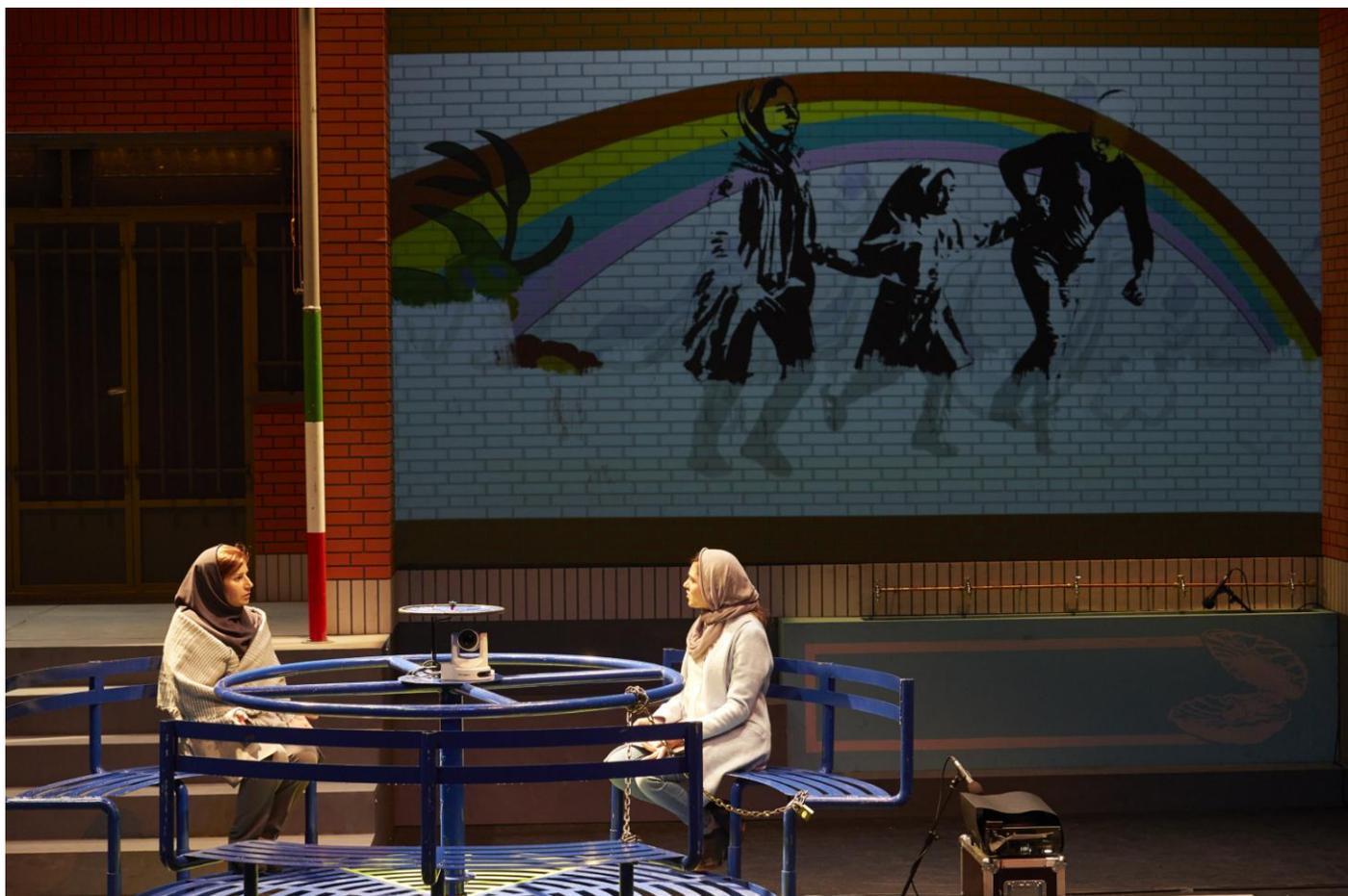


Photo Christophe Raynaud de Lage

Dans *Summerless* donné à la Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon, l'auteur et metteur en scène Amir Reza Koohestani s'imisce dans l'apparente banalité du quotidien pour rendre compte en filigrane de l'état du monde iranien, tout en retenue et en statisme.

La pièce se joue à huis-clos dans l'enceinte d'une cour d'école primaire, métaphore édifiante d'une société policée et étriquée. Un tourniquet bleu occupe la place. Il tourne comme un manège fatigué tandis que défilent les mois, les saisons, les averses, les flocons dans un mouvement lent et étale. *Summerless* clôt une trilogie entamée en 2013 avec *Timeloss* puis *Hearing*, des pièces qui ont beaucoup tourné dans le monde. Elles interrogent le temps qui passe et la mémoire immobile, ce qui s'efface, se calfeutre, réapparaît, de manière douteuse, douloureuse. La narration essentialiste de la pièce s'accompagne d'un geste scénique anti-démonstratif aussi bien dans la mise en espace que dans le jeu. **Au risque d'une certaine monotonie et d'une émotion modérée malgré la qualité des comédiens fort justes.** La vie est là, allusive, rendue sur le plateau avec l'économie totale de moyens qui fait la spécificité du **Mehr Theatre Group**, le collectif de Koohestani.

Une directrice d'école, un artiste peintre et une mère d'élève sont les trois êtres qui se rencontrent plus ou moins fortuitement. La place qu'ils occupent, comme les liens qu'ils entretiennent, semblent d'abord opaques puis se révèlent progressivement. Au rythme de longues conversations qui virent parfois à l'affrontement feutré, ils donnent leurs vérités entre des non-dits assumés. Jamais emporté, **le discours se fait pourtant menaçant, incriminant, condamnant**. Koohestani nous renseigne sur les modalités néfastes qui font qu'un peuple se voit manifestement privé de liberté et d'histoire. L'acte de repeindre en blanc le mur couvert d'une inscription pré-révolutionnaire propre à faire basculer le régime en dit long sur la capacité d'un pays à occulter le passé et l'élan du changement en usant de la censure sous couvert d'une nécessaire rénovation. La pièce dit le basculement dramatique dans le chaos du présent : l'injuste augmentation des frais individuels, le sexisme et la stigmatisation, la dénonciation... Certains aspects de la réalité dépeinte ne sont pas spécifiquement iraniens et apparaissent lourds de sens et de conséquences pour chacun de nous.

Christophe Candoni

Source : <https://sceneweb.fr/summerless-%d8%a8%db%8c-%d8%aa%d8%a7%d8%a8%d8%b3%d8%aa%d8%a7%d9%86-de-amir-reza-koohestani/>

Avignon. "Summerless", le théâtre entre les lignes d'Amir Reza Koohestani



Luc Vleminckx

Avec une remarquable économie de moyens, le dramaturge et metteur en scène iranien campe à travers les relations entre quatre personnages réunis dans un même lieu – en l'occurrence une école de filles – un paysage émotionnel hautement significatif de la situation actuelle de son pays. Un spectacle la fois précis et subtilement impressionniste aussi émouvant qu'admirablement interprété.

Régulièrement, à sa manière, Amir Reza Koohestani nous donne des nouvelles de l'Iran. Cela ne veut pas dire pour autant que ses spectacles sont des reportages. De même, ce serait une erreur de croire qu'ils sont destinés d'emblée au public occidental. Au contraire, c'est parce qu'elles sont jouées sur des scènes iraniennes que les œuvres de ce metteur en scène et dramaturge ont pour nous une telle résonance. Et cela malgré ou à cause de la censure à laquelle il est confronté.

Ce passage obligé par le regard du censeur – son premier lecteur et premier public en quelque sorte – est tellement systématique qu'il en est devenu un stimulant intellectuel et créatif. Poète, Koohestani nous invite à lire entre les lignes. Tout fait sens dans ses spectacles, chaque détail a son importance; mais pas forcément comme on s'y attendrait.

Cela lui permet, par exemple, de mettre en scène dans *Summerless*, création présentée pour la première fois en Europe lors de la dernière édition du Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles, et maintenant à Avignon, un artiste peintre sans ressources financières. L'homme voudrait vivre de son art, mais ses tableaux ne se vendent pas. D'où la situation incongrue à de multiples égards dans laquelle il se trouve quand démarre la pièce.

Son ex-compagne lui a dégoté un emploi temporaire dans une école de filles où elle-même est surveillante. Il doit peindre une fresque sur les murs de la cour. Il donne aussi des ateliers pour les élèves. Il est le seul homme à travailler, apparemment sans contrat, dans ce milieu exclusivement féminin. Ce qui en Iran contrevient aux règles en vigueur.



Luc Vleminckx

Avant de réaliser son œuvre, il doit badigeonner les murs de blanc. Une mission loin d'être anodine: il s'agit en fait de faire disparaître les slogans de la révolution iranienne qui a porté Khomeini au pouvoir il y a presque trente ans. Il souffle dans l'école un vent de rénovation – mais pas forcément pour le mieux. La directrice a décidé d'augmenter les frais de scolarité. D'où son souhait de donner au bâtiment un aspect plus pimpant.

Cette augmentation intempestive contraste avec le fait que l'homme n'a même pas de quoi s'acheter un téléphone portable. Quant à la surveillante, son salaire est tellement dérisoire qu'après leur séparation, elle est retournée vivre chez ses parents.

L'art infiniment délicat de Koohestani consiste à exposer les enjeux du drame par des touches discrètes qui peu à peu composent un paysage humain dans toute sa complexité avec, en toile de fond, les effets de la crise économique d'un pays sous embargo.

Dans la cour il y a un tourniquet bloqué depuis qu'une des élèves a eu un accident. Une fois les murs recouverts de blanc, l'homme est censé terminer sa fresque en deux mois. Chaque jour une heure avant la sortie des classes une mère s'assied sur le tourniquet. Elle le regarde peindre. Lui pose des questions. Une relation s'instaure entre eux.

Le temps passe. L'œuvre n'est toujours pas terminée. Il y a comme un flottement. Le rythme se dilate ou s'étire. Une suspension du temps typique du théâtre de Koohestani où la réalité la plus prosaïque semble basculer parfois dans une rêverie vaporeuse comme si elle était perçue à travers les désirs confus des personnages.

Tourniquet et tour de vis

Au cœur de ce flottement indécis plusieurs événements surviennent. On apprend que la surveillante est enceinte. Le peintre est le père de l'enfant conçu avant leur séparation. Quant à lui, il a soudain disparu, laissant son travail en plan. Il serait parti en province.

C'est là qu'intervient un quatrième personnage, une enfant de sept ans, Tiba. Elle a fait une fugue – pour partir elle aussi en province... Elle raconte des histoires bizarres au sujet du peintre. Il est évident qu'elle en est amoureuse. Quand celui-ci réapparaît, il a une discussion serrée avec son ex-compagne. On lui reproche d'avoir porté des élèves sur ses épaules, ce qui est contraire au règlement.

Pendant son absence, la surveillante a recouvert la fresque de peinture blanche. Elle explique que les inscriptions transparaissent à travers la peinture. Cette difficulté à faire disparaître les slogans à la gloire de Khomeini et de la révolution chiite est une indication assez claire du sentiment qui prévaut aujourd'hui dans la population iranienne. De même on reproche à Tiba de refuser de mettre sa "cagoule", autrement dit son voile.

On lui reproche aussi d'avoir taché la fresque peinte par son professeur. Le public ne voit jamais ce que représente la fresque. On devine cependant ce qui a mis en colère la surveillante autant que Tiba. À parler jour après jour avec la jeune mère de Tiba – car c'était bien elle qui venait s'asseoir quotidiennement sur le tourniquet –, il a fini par peindre son portrait.

Il pleut dans la cour; une pluie acide chargée de pollution. On apprend que le tourniquet va être enlevé. Or là encore la présence de ce tourniquet est tout sauf anodine. C'est un symbole fort de liberté et de joie comme en témoigne la scène merveilleuse où, l'ayant enfin débloqué, ils tournent tous les quatre comme des fous dans un état d'ivresse. On comprend alors que sa suppression signifie bel et bien un nouveau tour de vis à l'encontre des libertés.

Une note pessimiste quant à l'avenir du pays d'autant plus forte que l'accident provoqué par le tourniquet évoqué plus haut s'était soldé par la mort d'une petite fille. Une petite fille qui aurait bien pu s'appeler Neda, comme cette jeune femme tuée lors des manifestations de juin 2009 en Iran. Autre façon de dire qu'après le printemps de la révolution, l'été auquel fait référence le titre de ce très beau spectacle se fait douloureusement attendre.

Par Hugues Le Tanneur

Source : <https://culturebox.francetvinfo.fr/des-mots-de-minuit/avignon/summerless-le-theatre-entre-les-lignes-d-amir-reza-koohestani-275943>

Summerless – Festival d’Avignon

Du 8 au 15 Juillet 2019 - Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon | Spectacle en persan surtitré en français à 18h (1h10) - Mise en scène de Amir Reza Koohestani



© Christophe Raynaud de Lage / Festival d’Avignon

Comme dans les deux premiers volets de cette trilogie (« Timeloss » et « Hearing »), l'iranien Amir Reza Koohestani fait le choix d'un jeu d'acteurs et d'une narration tout en retenue, en sobriété et en distance. Que se sera-t-il passé dans cette école nous ne le saurons jamais... Mais à travers les peintures qui couvrent les anciens slogans révolutionnaires, à travers les conversations faites de tension et de suspicion éludées, à travers les changements de point de vue et le tourniquet toujours verrouillé, Amir Reza Koohestani réussit à nourrir ce qu'il appelle lui-même « la scène mentale » du spectateur. Le poids du quotidien, d'une société et son épaisseur de mystère, de faux-fuyants y sont palpables !

Par Pascal Sevez

Source : <https://www.revue-etudes.com/article/summerless-festival-d-avignon-19427>

/ critique / Dans la cour d'école métaphorique de Koohestani



Photo Christophe Raynaud de Lage

Dans *Summerless* donné à la Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon, l'auteur et metteur en scène Amir Reza Koohestani s'imisce dans l'apparente banalité du quotidien pour rendre compte en filigrane de l'état du monde iranien, tout en retenue et en statisme.

La pièce se joue à huis-clos dans l'enceinte d'une cour d'école primaire, métaphore édifiante d'une société policée et étriquée. Un tourniquet bleu occupe la place. Il tourne comme un manège fatigué tandis que défilent les mois, les saisons, les averses, les flocons dans un mouvement lent et étale. *Summerless* clôt une trilogie entamée en 2013 avec *Timeloss* puis *Hearing*, des pièces qui ont beaucoup tourné dans le monde. Elles interrogent le temps qui passe et la mémoire immobile, ce qui s'efface, se calfeutre, réapparaît, de manière douteuse, douloureuse. La narration essentialiste de la pièce s'accompagne d'un geste scénique anti-démonstratif aussi bien dans la mise en espace que dans le jeu. **Au risque d'une certaine monotonie et d'une émotion modérée malgré la qualité des comédiens fort justes.** La vie est là, allusive, rendue sur le plateau avec l'économie totale de moyens qui fait la spécificité du **Mehr Theatre Group**, le collectif de Koohestani.

Une directrice d'école, un artiste peintre et une mère d'élève sont les trois êtres qui se rencontrent plus ou moins fortuitement. La place qu'ils occupent, comme les liens qu'ils entretiennent, semblent d'abord opaques puis se révèlent progressivement. Au rythme de longues conversations qui virent parfois à l'affrontement feutré, ils donnent leurs vérités entre des non-dits assumés. Jamais emporté, **le discours se fait pourtant menaçant, incriminant, condamnant**. Koohestani nous renseigne sur les modalités néfastes qui font qu'un peuple se voit manifestement privé de liberté et d'histoire. L'acte de repeindre en blanc le mur couvert d'une inscription pré-révolutionnaire propre à faire basculer le régime en dit long sur la capacité d'un pays à occulter le passé et l'élan du changement en usant de la censure sous couvert d'une nécessaire rénovation. La pièce dit le basculement dramatique dans le chaos du présent : l'injuste augmentation des frais individuels, le sexisme et la stigmatisation, la dénonciation... Certains aspects de la réalité dépeinte ne sont pas spécifiquement iraniens et apparaissent lourds de sens et de conséquences pour chacun de nous.

Christophe Candoni

Source : <https://sceneweb.fr/summerless-%d8%a8%db%8c-%d8%aa%d8%a7%d8%a8%d8%b3%d8%aa%d8%a7%d9%86-de-amir-reza-koohestani/>

« Summerless » : Amir Reza Koohestani nous confronte à la folie de l'ordre iranien au Festival d'Avignon

Deux ans après le très fort Hearing, le metteur en scène continue de nous raconter, en filigrane, la censure qui pèse sur la création dans son pays.



Nous retrouvons ici les personnages clés du théâtre de l'iranien : la surveillante, l'élève, et bien sûr, la règle. Cette fois, ils nous invitent dans une cour d'école où trône un vieux tourniquet en métal. Une discussion kafkaïenne nous parvient entre la surveillante et une parent d'élève. Oui, les frais vont augmenter et le budget s'effondrer. Tout devient une affaire et l'achat d'un pot de peinture pour cacher les traces de l'ancienne révolution est impossible. Le mari de la surveillante est peintre et il est en charge de la folle tâche : faire disparaître les traces du passé.

« C'est trop cher ou c'est interdit ? » dit l'une à l'autre. A propos de quoi ? De tout en fait. Tout est empêché et dans ce huis-clos lent, la folie surgit sans effet et sans violence, totalement résignée. Cela est renforcé aussi par le persan, langue douce où pour nous néophytes, les mots semblent être tous reliés les uns aux autres. Tout est sous-entendu : l'impossibilité de la mixité et la surveillance voisine de la dénonciation.

Le peintre se retrouve accusé par une petite fille et il est limogé sans preuve. Par exemple...

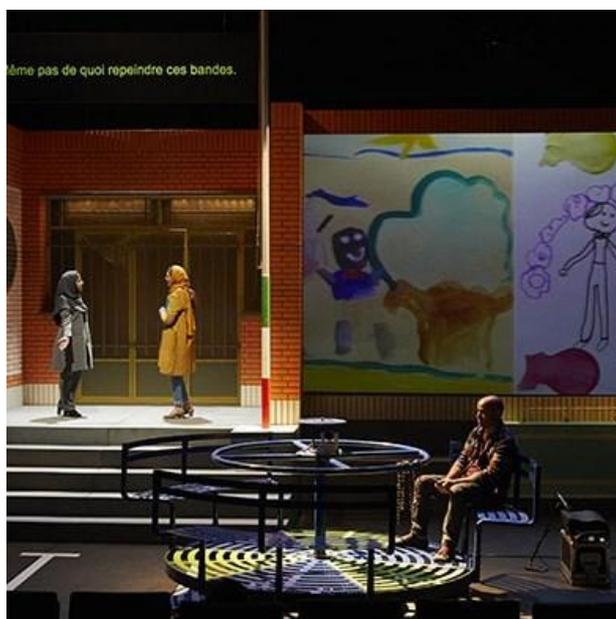
Le procédé vidéo, très simple, vient remplacer la peinture sur les murs mais aussi ajouter des personnages quand il le faut. Nous sommes dans du théâtre pur où trois personnages campent la folie douce d'un système qui oppresse, (des) « individus dans leur solitude, leur intimité, là où aucun système politique ne devrait pouvoir s'immiscer et où l'impact de la politique sur les aspects les plus privés et intimes de la vie n'en est que plus effarant » (Amir Reza Koohestani, propos recueillis par Francis Cossu pour le Festival d'Avignon)

Un théâtre fragile, qui dit vrai, sous couvert de fiction.

Par Amélie Blaustein Niddam

Source : <http://toutelaculture.com/spectacles/theatre/summerless-amir-reza-koohestani-confronte-a-folie-de-lordre-iranien-festival-davignon/>

Critique - Summerless : Politique de l'intime - Avignon In - (11/07/18)



En Iran, le monde de l'éducation est en pleine transformation. Longtemps gratuit, comme le veut la Constitution, il s'est, voilà quelques années, ouvert aux établissements privés qui en ont chamboulé l'équilibre. Cette valse entre tradition et modernité, idéal révolutionnaire et aspiration libérale, qui secoue toute la société iranienne, Amir Reza Koohestani l'orchestre au rythme d'un tourniquet bleu, dans une cour d'école d'où il sonde les impacts du politique sur l'intimité du quotidien. Mère de famille, surveillante et peintre sans succès, les trois personnages anonymes de *Summerless* sont réunis, le temps d'une année scolaire, autour d'un projet pictural. Il vise à recouvrir, par une vaste fresque, les slogans révolutionnaires qui ornent les murs de la cour. Sensible, élégant, le jeu de Mona Ahmadi, Saeid Changizian et Leyli Rashidi éprouve avec justesse le poids du contrôle qui pèse sur leurs épaules, mais la proposition dramaturgique de Koohestani manque de souffle et de puissance. Encadré par une utilisation curieusement malhabile de la vidéo, l'ensemble très feutré, tout en demi-mots, transforme le statisme en paralysie et semble davantage tourné vers lui-même que vers son public.

Summerless

Texte et mise en scène Amir Reza Koohestani
Festival d'Avignon, La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon, 04 90 14 14 14
du 8 au 15 juillet

Par Vincent Bouquet

Source : <http://www.theatral-magazine.com/actualites-critique-summerless-politique-de-lintime-avignon-in-110718.html>

Summerless, texte et mise en scène Amir Reza Koohestani, traduction française du persan, adaptation et sur-titrages Massoumeh Lahidji, scénographie et peintures Shahryar Hatami

Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage



Summerless, texte et mise en scène *Amir Reza Koohestani*, traduction française du persan, adaptation et sur-titrages *Massoumeh Lahidji*, scénographie et peintures *Shahryar Hatami*

L'action se passe dans une cour d'école iranienne à Téhéran, un espace habité par un tourniquet, un socle ludique et tournoyant de jardin public et un symbole de circularité qui paraît s'en remettre aux cycles répétitifs infinis de la vie et des saisons.

L'installation silencieuse de jeu respire d'un souffle régulier, à l'écoute des échanges des protagonistes de la pièce : un peintre, une surveillante d'école primaire, une mère inquiète – comme il se doit – pour sa fille, durant trois saisons dont la quatrième manquante caractérise l'année comme étant sans été, *Summerless*.

La tâche du peintre peu causant consiste à recouvrir de son enduit puis de sa fresque peinte les murs de la cour d'école souillés par les slogans de la Révolution, il y a plus de vingt ans. Les maximes révolutionnaires seront remplacées par des peintures et des inscriptions qui correspondent davantage à l'actualité en cours.

Comme pour beaucoup d'autres pays du monde, l'école publique se voit de plus en plus déconsidérée, alors que, dans le même temps, foisonnent les écoles privées.

Ainsi, depuis peu à Téhéran, les directeurs d'établissement fixent les frais scolaires.

Pour justifier la hausse des tarifs de l'école des filles, la directrice décide de rafraîchir les locaux, chargeant la surveillante d'organiser cette rénovation prometteuse. Celle-ci fait appel au peintre avec lequel elle a vécu autrefois, avant qu'ils ne se séparent ; lui, pour vivre de son art peu rétribué, et elle, pour avoir un enfant sans trop tarder.

Tous deux ont échoué dans ces rêves qu'ils avaient si longtemps portés.

Or, les travaux se prolongent, l'argent manque et le peintre prend son temps : il échange avec celle qu'il a aimée jadis et avec la jeune mère qui vient en avance attendre, sur le tourniquet, sa fille – objet de ses attentions -, à la sortie de l'école.

Les propos fusent dans la générosité, l'air de rien – des banalités, force de l'implicite et des sous-entendus -, et chacun livre ses peurs et s'interroge face au bouleversement d'un monde qui fait si vite et si brutalement table rase du passé.

En conversant, les personnages livrent en même temps l'abîme de leur solitude.

Familier de théâtre documentaire, l'auteur et metteur en scène Amir Reza Kooshestani crée un théâtre poétique qui ne nomme pas directement les maux.

Le peintre se demande s'il peut avoir un avenir d'artiste dans ce pays écartelé -politique et société – dont les habitants n'hésitent pas à formuler les angoisses, s'adonnant à bâtons rompus à des bavardages quotidiens évocateurs ; les femmes voilées aux cheveux délicatement apparents parlent librement avec les hommes.

Dans la scénographie de Shahryar Hatami et avec la vidéo de Davoud Sadri et Ali Shirkodaei, l'attention est subtile – saisie et partage émouvants de morceaux de vie.

Véronique Hotte

Summerless



Une fresque métaphorique.

La nouvelle création d'Amir Reza Koohestani, [Summerless](#), est le dernier volet d'un triptyque engagé avec *Timeloss* puis [Hearing](#) qui fait un état des lieux de la société iranienne en mêlant des récits intimes « ordinaires » à une plus « grande » histoire qu'est celle d'un pays marqué par les mouvements révolutionnaires.

Amir Reza Koohestani n'est pas un auteur ou un metteur en scène qui se lance dans de grandes envolées lyriques ou dans de grands coups d'éclat au plateau. Son travail est tout en retenue et il sait installer une lenteur qui donne corps à l'histoire qu'il veut raconter au public. Dans ses thèmes de prédilection, on retrouve le couple – *Dance on Glasses* mettait face à face deux jeunes en rupture amoureuse –, la mémoire – *Timeloss* tentait de reconstituer les brides d'une histoire passée –, l'éducation et la recherche d'une émancipation individuelle – [Hearing](#) plaçait son action dans un internat de jeunes filles où une règle de conduite avait été transgressée.

Summerless précipite ces notions dans un récit qui prend place dans la cour d'une école primaire où la surveillante générale a fait appel à son ex-mari pour recouvrir les slogans révolutionnaires peints sur les murs. Après une première couche de peinture blanche, l'homme dessine une fresque représentant une femme, un homme et une jeune fille se tenant tous trois par la main dans un simple élan joyeux. Cette fresque pourrait être tout à fait banale si ce n'est qu'une troisième protagoniste, mère d'une élève – l'enfant s'est prise d'affection pour l'homme –, interroge ses « origines » et installe un doute sur la nature des relations que cet homme peut avoir avec les enfants. Au rythme d'une année scolaire, mois après mois, l'histoire se complexifie et s'égrène dans un rythme qui s'étire de plus en plus.



Summerless © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon.

Amir Reza Koohestani invite le public à lire entre les lignes car en Iran il fait régulièrement face à la censure et n'est pas dans la revendication par des mots « directs ». Pour le public européen, cette façon d'aborder l'histoire peut paraître presque simpliste, et on peut quelques fois peiner à voir la portée de tel ou tel propos, mais la portée du récit réside dans la subjectivité qui demande un travail de réflexion *a posteriori*.

Ce récit métaphorique est superbement porté par les acteurs dont on perçoit toute la justesse et la sobriété. Il est cependant dommage de voir cet énorme travail de direction d'acteurs écrasés par une scénographie trop imposante que ce soit avec le très grand tourniquet placé au premier plan ou avec l'écran sur lequel est projeté la vidéo. La vidéo peine à trouver sa place car, contrairement à [Hearing](#) où les corps des comédiennes étaient captés au plus près de leurs expressions, ici elle dessert presque le récit en éparpillant l'œil du spectateur alors que les corps des acteurs se suffiraient à eux-mêmes.

Dans *Summerless*, Amir Reza Koohestani dresse un tableau tout en métaphores et en poésie qui mérite encore de grandir pour mieux s'affirmer.

Image à la Une © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon.

Par Kristina d'Agostin

Source : <http://www.carnetdart.com/summerless/>

« Summerless », L'Iran intime de Koohestani

« Summerless »- Mise en scène : Amir Reza Koohestani – Festival d'Avignon 2018 – Chartreuse du 08 au 15 Juillet à 18h00 – Durée 1h10 – En persan sur-titré.

C'est au sein de la Chartreuse que le metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani propose le dernier volet de sa trilogie débutée en 2013 par « Timeless » puis suivie par « Hearing » en 2015. Là encore le metteur en scène peint une société en pleine déliquescence où tous les fondamentaux sont mis à mal. C'est au travers d'une histoire banale et intimiste qu'Amir Reza Koohestani met en scène cet Iran ou tout n'est qu'entorse à ce qui devrait être force de loi.

C'est en passant devant son ancienne école délabrée qu'Amir Reza Koohestani a ressenti ce besoin de mettre en scène l'histoire croisée de cette surveillante d'école en mal d'enfant et mariée à un peintre non reconnu dont elle est séparée. Pour se faire quatre sous, celui-ci accepte la proposition de son ex-compagne de repeindre l'école. En Iran l'école est gratuite mais depuis peu il est donné plus de latitude aux écoles qui peuvent augmenter à loisir les frais de scolarité. C'est grâce à ce rafraîchissement que cette surveillante a trouvé matière à augmenter le prix de son école. Au milieu de ce couple déchiré, une mère qui vient tous les jours à l'école pour attendre sa fille secrètement amoureuse du peintre, intervenant artistique dans sa classe.

Autant dire qu'Amir Reza Koohestani y va par touches légères. Tout n'est qu'intime et feutré ici, même s'il s'agit avant tout d'un prétexte pour nous montrer la grande histoire, celle de son pays et du changement. Le peintre efface les anciens slogans de la révolution pour faire entrer son pays dans un courant libéral en devenir où toutes ses certitudes sont mises à bas, il ne blanchit pas que les murs, il efface ici l'histoire de son pays, sa propre histoire. Sur scène, une entrée de cour d'école, quelques lavabos et un tourniquet pour enfants. Le metteur en scène joue habilement de la vidéo pour donner forme à la peinture et aux souvenirs qui s'effacent, au passé qui disparaît et au futur qui prend forme. Pas de noir ou de sortie de comédiens pour représenter l'enchaînement des saisons mais simplement une inscription vidéo donnant le rythme de la vie. Les personnages sont là, comme immuables, laissant le temps passer autour d'eux, les mots sont lents, parfois trop. La tension est palpable mais toujours en retenue, on peut sentir qu'un ouragan peut arriver à chaque instant mais que ce déferlement de colère est ici impossible, chacun jouant un rôle de dupe. Seule la petite fille, à la fin, a cette part d'innocence qui laisse les adultes à leurs doutes et à leurs non-dits.

Par Pierre Salles

Source : <https://inferno-magazine.com/2018/07/14/summerless-liran-intime-de-koohestani/>

La nouvelle leçon de Koohestani

La Bâtie - Festival de Genève Le metteur en scène iranien, habitué de La Bâtie, ne dément pas les attentes.



Par Katia Berger 07.09.2018

Leyli Rashidi dirige l'école téhéranaise qui emploie son ex-compagnon Saedi Changizian. «Summerless» ou l'impossible probité du dominant...

Image: LUC VLEMINCKX

Une école d'aujourd'hui à Téhéran. Sa porte métallique, son mur en briques, sa cour équipée d'un tourniquet pour enfants. Quatre personnages, dont une fillette qui déclamera en voix off, en guise de chapitres, les neuf mois d'une année scolaire, et qui apparaîtra furtivement dans une vidéo en fin de spectacle. Sa mère voilée, dotée d'un vaillant sens de la répartie, qui vient l'attendre chaque après-midi à la sortie des classes. Un peintre, à la fois prof de dessin et ouvrier chargé de rafraîchir la façade principale du bâtiment, qu'on accusera d'avoir noué un lien trop étroit avec l'enfant, tombée amoureuse de lui. Enfin la directrice de l'établissement, hijab sur les épaules elle aussi, tiraillée entre sa liaison finissante avec le susdit peintre et sa fonction de décideuse au sein de l'institution. Frais de scolarité, déco, règlement, c'est elle qui tire les ficelles. Et quand elle doit faire recouvrir les slogans qui ornent l'enceinte depuis la Révolution de 1979, il arrive que ses intérêts se contredisent...

Pour clore la trilogie sur le temps dont les festivaliers de La Bâtie ont acclamé les deux premiers volets en 2013 («Timeloss») et 2015 («Hearing»), Amir Reza Koohestani a ciselé «Summerless». En parallèle, l'auteur et metteur en scène né en 1978 à Chiraz a poursuivi sa percée à l'échelle européenne, surtout en Allemagne où il a monté plusieurs pièces avec des comédiens germanophones, y compris un opéra de Wagner.

Ni le succès ni l'expatriation temporaire n'auront altéré la minutie de l'écriture, l'ancrage iranien du récit ou la cohérence du propos. Au plus, l'expérience accumulée à l'étranger étend la portée allégorique. Comme au sein de la nouvelle vague du cinéma persan (Asghar Farhadi, Jafar Panahi...), l'«iranité» de l'œuvre se reconnaît à sa rigueur, à sa limpidité et à sa valeur universelle – qualités peut-être aiguisées par la censure qu'applique la république islamique. «Une liberté totale n'est pas la condition nécessaire et suffisante à la création», écrit Koohestani dans un texte intitulé «Ce que nous ne disons pas mais qui est entendu».

Hors vacances d'été, «Summerless» se révèle un microcosme à la fois politique, social et relationnel. Une antenne télescopique dont la base se planterait dans la réalité concrète d'une école téhéranaise et l'extrémité aérienne irait picoter la mauvaise foi présente dans l'exercice du pouvoir où que ce soit.

Portée par la suavité pleine de caractère de la langue farsie, par le jeu millimétré de Mona Ahmadi, Saedi Changizian et Leyli Rashidi, mais également par les ruses d'une caméra vidéo dont les images live se projettent sur le mur à rénover de l'édifice, la parabole n'enfoncé à aucun moment le clou. Au contraire, elle s'appuie sur les non-dits, les allusions et les ellipses propres à la démarche d'Amir Reza Koohestani, qui parvient loin de tout manichéisme à toucher le général sans négliger le particulier. À rebours d'une pensée univoque, l'artiste iranien favorise cette fois encore le frottement dialectique.

«**Summerless**» Théâtre du Loup, ve 7 sept. à 21h, sa 8 à 19 h, www.batie.ch (TDG)

Créé: 07.09.2018, 16h43

Votre avis

Avez-vous apprécié cet article?

Oui

Non